

**A Ingrid BETANCOURT**

« Antonio José Bolívar ôta son dentier, le rangea dans son mouchoir et sans cesser de maudire le gringo, responsable de la tragédie, le maire, les chercheurs d'or, tous ceux qui souillaient la virginité de son Amazonie, il coupa une grosse branche d'un coup de machette, s'y appuya, et prit la direction d'El Idilio, de sa cabane et de ses romans qui parlaient d'amour avec des mots si beaux que, parfois, il lui faisaient oublier la barbarie des hommes. »

**« Le vieux qui lisait des romans d'amour » de Luis SEPULVEDA, Métailié, 1992**

« Dans un contexte où la violence inouïe de la pluie, de la chaleur, des animaux et des hommes participent à un concours de cruauté, c'est celui qui parvient à se réfugier dans son monde intérieur qui résiste le mieux . »

**« Un merveilleux malheur » de Boris CYRULNIK, Odile Jacob, 1999, p. 41**

Des fourmis processionnaires construisent un pont de papier pour atteindre un reste de nourriture qui sera nettoyé vivement. Le papier aussi. Féroces sont leurs mandibules. On les appelle aussi les nettoyeuses de cadavres ! C'est ce que l'un des guérilleros s'est chargé de me montrer.

Survivre. A la jungle, à la chaleur, à l'enlèvement.. C'est ce qu'il peut sembler vu de l'extérieur.

Mon combat se poursuit. Politique et personnel.

Être autre chose que la jungle. Ne pas se fondre, ni se confondre avec les ombres errantes. Résister. Au choc de la capture, à la séparation d'avec Clara, à l'angoisse du chagrin infligé aux miens. Mes enfants, ma famille, comprennent le sens de mon engagement mais comment vont-ils vivre cet ultime événement ? Ils sont indéfectiblement liés à ma lutte politique, dans la vie, dans mes livres. Chercher à réhabiliter la conscience civique de la classe politique pour un peuple conscient que ses représentants le trahissent est tâche risquée dans mon pays où les consensus d'état enfouissent les arrangements douteux sous des amendements, des notes, partiels et contradictoires. Sous des votes d'intérêts qui créent une bibliothèque juridique digne de celle imaginée par Jorge Luis Borgès, cette infinie et universelle « Biblioteca de Babel » dont les labyrinthes préfigurent, entre autres, les relations tordues, équivoques et extrêmes des hommes prêts à s'entre-tuer pour des idées. Pour l'idée du plus fort, pour son poids en armes, en dollars, en tout autre contrepartie aussi efficace à leurs yeux. Je me bats pour éviter cela justement, les enlèvements, les assassinats, la raison des armes et de l'argent. La corruption. Les dossiers truqués, bâclés, archivés dans d'inaccessibles bibliothèques, enfers consentis et piliers du pouvoir. J'ai demandé à rencontrer leur « comandante ». Il ne le diront pas, ni lui, ni son entourage, à quel point je gêne, me battant pour la vérité, pour le savoir et le respect dû au peuple contre la force obscure du mensonge, de la corruption, des assassinats, des disparitions. Contre la fallacieuse vérité d'une presse bâillonnée à coups de passe-droits, de privilèges et de menaces. Lors de mes précédents mandats j'étais allée, en délégation, vers les chefs des guérillas afin d'œuvrer pour un processus de paix. Pour comprendre. Je ne suis pas leur alliée : une lutte franche pour les droits et contre la corruption doit être entreprise comme je l'ai fait et continuée par le mandat remis par le peuple colombien, en vertu de ce pouvoir. Au nom des Droits de l'Homme, des textes ratifiés, conservés. Oubliés les livres éclairés, les textes officiels qui protègent les hommes derrière la façade de la

bibliothèque d'apparat. Le bâtiment n'est pas garant de son usage. Il y a aussi les cendres des autodafés, les épaisseurs du silence, les noires profondeurs de la mémoire, la radicale dévoration par les mandibules des fourmis. Le non moins radical nettoyage mental que produit la jungle sur l'esprit. Naturellement. Je me rappelle ce personnage de Luis Sépulveda dans « Le Vieux qui lisait des romans d'amour » ne vivant que du déchiffrement, en lisière de jungle, à la lueur du jour puis de la bougie, sur le tintamarre de la pluie, des mots d'amour qu'il souffle vers le fleuve ...

Ces mots d'amour que j'adresse aux miens, que l'air poisseux semble emprisonner à jamais. Pour combien de temps ? Au début, j'ai compté les jours de détention. Au début, c'est possible. Puis de ne rien pouvoir noter la mémoire s'embrouille, faiblit semblable à la faible lueur qui pénètre sous la canopée, disparaît dans les fièvres comme certaines embarcations dans le tourbillon des rapides. L'impossibilité de chiffrer, de se repérer dans le temps, entraîne un semblant d'acceptation où surgirait un presque bonheur d'être momentanément laissée en paix. Ne pas céder à l'illusion de la jungle. L'apaisement n'est pas durable et annonce d'autres dangers à craindre. Je me raccroche à l'existence des miens qui font, eux, durablement vivre mes idées. Qui les diffusent, je n'en doute pas un instant sous forme de conférences, par la presse et par Internet pour réclamer la libération de tous les otages. Je m'inquiète pour eux. Quelle pression peut encore exercer le pouvoir ? Quand les reverrais-je ?

Je suis l'instant, l'espace. Je suis l'aube qui renaît chaque jour. Ne jamais dormir. Somnoler. Rester sur le qui-vive. Tout peut arriver. Des disputes entre eux. Les incursions sanglantes des escadrons de la mort. Des ordres mats claquent sur le bruissement végétal. Des bruits effrayants de maniements d'armes. Des mouvements de troupes autour des camps successifs. Rester présente en cette suite d'instant qui se dilatent. Dans le demi-jour je reste attentive et j'observe la forêt. Je pense aux tentatives d'éclaircissement des mystères fondamentaux de l'humanité –ce sont les mots de Jorge Luis Borgès- ce questionnement sur l'origine : « ...l'origine de la Bibliothèque et du temps. ». Les éclairs colorés des plumages d'aras sont des clins d'œil de la poésie du monde. Des plumes virevoltent dans l'air lourd. Rien à voir avec les forêts de France, entretenues, redessinées par les hommes pour le bien général. Démocratiques forêts opposées à la sauvagerie des jungles, celle-ci, la végétale, les autres dans la tête des hommes, dans leur associations mafieuses. La plume, la feuille tournoyant dans l'urne du vote. Je retiens ce symbole venu me signifier, en ce milieu politiquement hostile, qu'il n'existe pas d'autre pouvoir que le

pouvoir du peuple exprimé dans le vote démocratique. Pouvoir majeur de toute personne et sa liberté d'expression. Indispensable oxygène pour l'avenir de nos enfants. Je pense alors à tous les journalistes, otages ou tués pour avoir exercé leur métier ! A tous les articles, tribunes, étouffés dans l'œuf ou érigés en armes de guerre retournées contre leurs auteurs. Aux retournements d'une presse achetée que j'ai connus à mes dépens. A la liberté de la presse – celle d'exprimer, d'informer – indispensable garante des autres libertés et d'une vie démocratique réelle. A la mort lente des journalistes emprisonnés. La forêt me renvoie à une inhumanité primaire. Je dois garder l'espoir.

J'ai demandé des livres, des textes. Des armes pacifiques et culturelles pour s'expliquer. On m'a remis quelques documents de propagande et deux ouvrages marxistes. Moisis. L'humidité de la forêt équatorienne, les pluies incessantes qui n'ont pour seul mérite que d'éloigner momentanément les hordes de moustiques, d'araignées, d'enterrer les scorpions, embrument le corps et l'esprit dans un brouillard dense et chaud et ruinent les livres.

Résister pour ne pas sombrer dans ce demi-jour étouffant. La forêt est illimitée. Univers carcéral en expansion où des marches forcées de nuit nous font tourner en rond pour mieux nous égarer. Nous ? Moi, Clarita dont je suis sans nouvelles, les autres otages. Les prisonniers. Avancer sous la menace d'être abattue. Un coup de machette asséné par erreur, un tir dans la nuque qui éclate le cerveau, la mémoire... réduit en bouillie tout espoir de vérité, ...Marcher dans l'obscur. Dans l'inconnu. Dans les nuées de moustiques, de hannetons, de sauterelles, sous les yeux perçants des serpents, des singes, sur les fourmilières, les termitières... Non, ne pas se laisser aller contre cet univers. Ce serait pire. Regarder chaque tronc, chaque liane, chaque feuille, chaque fleur, chaque oiseau, chaque insecte ... m'imprégner de cette vie, de la force de vie végétale et animale qui compose mon quotidien.

Au début de ma séquestration, je me suis positionnée contre tout échange. J'ai entamé des grèves de la faim pour exiger une libération sans condition. En vertu de l'article 1 de la Déclaration des Droits de l'Homme. On m'a perfusée de force.

J'ai appris à me nourrir. Je connais aujourd'hui mon pays jusqu'à la racine. Autre forme de résistance que j'ai sous-estimée. Mais ils sont habiles à déplacer les peurs, à

harceler psychologiquement. Je fais confiance à la jungle pour me donner la force de tenir. Ici, encore, comme à Bogota, ailleurs en Colombie, le danger vient des hommes. Penser. Maintenir à tout prix l'humanité au cœur de la sauvagerie. De la barbarie. Me souvenir. Et même si des phrases incomplètes émergeaient de ma mémoire au début, elles se reconstruisent peu à peu. Être, ici et maintenant, toutes les bibliothèques du monde réunies. Sinon, que resterait-il d'humain dans cette catastrophe humanitaire très localisée, accréditée par tous ceux qui en tirent profit ? Chaque otage représente un anéantissement de culture et d'humanité. Chaque otage est la chronique d'une mort annoncée. La sienne et celle d'un peuple. Je revois Gabriel Garcia Marquez chez mes parents, à Paris. Ce qu'il disait de Macondo, Macondo est partout, et des noirs du Choco, ces déshérités que le pouvoir a oublié aux confins du pays décrits par la simplicité de cœur d'Arnoldo Palacios, un des leurs. Je prends conscience du sort terrible des populations indigènes d'Amazonie, ces oubliés de la selva que la guérilla et le narcotrafic endettent et rendent malades, pillant leurs ressources, leurs remèdes, les affaiblissant. Et pour ne pas sombrer dans la désespérance, je laisse les mains accomplir les tâches d'esclaves auxquelles nous sommes soumis tandis que j'évoque, autant qu'il m'en souviennent, certains héros des livres de Garcia Marquez, .....A quand l'automne des patriarches véreux au pouvoir, des colonels auxquels on écrit enfin des sentences de justice mises à exécution ? « Si sabia ! » Je ne regretterai jamais d'avoir écrit ce livre.

Pour être plus tendre, j'évoque Alvaro Mutis. Comme Llona arriverais-je un jour chez l'homme que j'aime avec la pluie ? Sinon, ma mort ne sera pas « Un bel morir » parce que je n'aurai pas tenu ma promesse, aux pauvres et aux oubliés, de changer la vie.

La nature est un grand livre à déchiffrer. Un livre vivant. J'ai appris sur les vertus curatives des plantes, de mes geôliers et des habitants de la forêt avec lesquels les guérilleros échangent contre de l'aguardiente, cet alcool de canne dont ils deviennent friands. Ainsi, au contact de la guérilla l'indigène se fragilise. Je mesure combien ils sont isolés, exploités, abandonnés par les politiques au pouvoir à un sort qui se dégrade. Il y a plus de « Cent ans de solitude » ici ! La contagion du profit, du narcotrafic les gagnent inexorablement. Les laboratoires clandestins se développent dans la selva et les guérilleros s'appuient sur les narcotrafiquants. J'aimerais me souvenir d'une phrase de Jorge Luis Borgès, pessimiste, qui dit que l'homme peut être l'ennemi « d'autres hommes, d'autres moments d'autres hommes, mais non d'un pays, non des lucioles, des mots, des jardins, des cours d'eau, des couchants. »

La jungle est dévoreuse. Elle détruit les contenants et les contenus. Comment ne pas pourrir dans cette humidité constante, se prémunir contre les fièvres de toutes sortes, du simple rhume à la dengue ? Se protéger des piqûres d'insectes, oindre son corps, guérir les plaies, calmer les douleurs. Des géôlières formées par des indigènes me l'ont montré. Prendre soin des pieds éprouvés par les marches forcées dans les marécages. Ces marches qui me conduisent à un plus grand vide, qui me font peut-être tourner en rond, qui tentent de m'éloigner inexorablement des miens.

La nuit, je ne dors pas vraiment. Je reste aux aguets dans le hamac. Je suis consciente que la vie ailleurs. Dans la dignité de la résistance à la contrainte ou de la lutte. Même libérée, la simple vie, celle de tous les citoyens en apparence libres, me sera à jamais inaccessible. Comme ma vie d'avant. Elle sera devenue celle d'une autre. Ainsi pour tous les otages. La durée et les conditions de captivité nous en auront définitivement retiré la « réalité ». Pour ne pas céder au vertige de l'abandon je me récite des poèmes. Ceux de Pablo dont j'étais, enfant, par la grâce de cet homme admirable, la « colega » ! Colega jusqu'au bout, dans les vers mis en exergue sur la couverture du livre que j'ai écrit en français : « Plus que la colère, plus que le mépris, plus que le sanglot... ». « La rage au cœur » a laissé place à l'humble combat quotidien. Ce serait un poison encore plus dévastateur que ceux qui prolifèrent ici. J'honore ma « Résidence sur la terre ». Je rejoins le combat littéraire et pacifique de Néruda. Poésie et louange des hommes simples. Il fut un fin bibliophile, aidé par le montant de ses prix littéraires, et fit don à l'Université de son pays de ses cinq mille volumes et de sa collection de coquillages. Ce qui valut au Recteur de l'Université de bien sombres heures dans les couloirs du Congrès pris à partie par un journaliste qui l'accusait d'ouverture au communisme international et un parlementaire qui menaçait de lui couper les crédits. Vingt ans après, Pablo Néruda ne sut jamais ce qu'étaient devenus ses livres et ses coquillages. « On aurait dit qu'ils avaient regagné les librairies et l'océan » disait-il. Et, Salvador Allende, assassiné, ne lui disputa plus la possession de la Marie-Céleste, figure de proue d'une barge de la Seine.

Je fais mienne cette phrase de Néruda dans « J'avoue que j'ai vécu » : « Mon destin a été de souffrir et de lutter, d'aimer et de chanter ; le triomphe et la défaite ont été mon lot en ce monde, et j'ai connu le goût du pain et j'ai connu le goût du sang. »

Survivre. Retrouver la liberté pour écrire le récit de cette inhumanité, de ce goulag équatorial, pour donner à lire le livre que j'écris indéfiniment dans ma tête, calque noirci à la marmite amazonienne. A tout moment, l'air d'être là, je réintègre mon intériorité. J'écris les chapitres d'un livre que je n'aurai peut-être jamais le pouvoir de transcrire et de publier. J'écris.

Charlotte DECHÂTRE

Présentation non biographique. Plutôt ce que ma formation et ma pratique philosophiques me donnent à penser aujourd'hui.

Le silence ne m'est pas ennemi. Celui qui transporte les choses du monde, les violentées qui se glissent dans les grands vents pour resurgir en notre silence intérieur ; celles que l'ère dite de la communication musèlent parce qu'elles réveilleraient nos consciences endormies.

Nous creusons la terre sans un regard vers le ciel ! La hérissons de tours profanes (sièges des marchands de bonheur) que des attentats de masse réduisent en bouillie humaine au nom de ... le savent-ils eux- mêmes les attaquants ?

Des enlèvements humains (il y a longtemps que l'animal est otage !) deviennent un phénomène courant pour un profit aveugle, dérégulé.

Soumis aux emprises des pouvoirs matériels, politiques, financiers ...nous avons oublié notre étrange situation dans l'espace, la galaxie et son parcours vers l'inconnu. Au lieu de rester solidaires et de nous unir pour réussir cet exceptionnel séjour sur Terre nous nous condamnons à la matérialité la plus âpre, aux déferlements de matières, de poisons, d'illusions, vecteurs des esclavages actuels dans l'oubli de l'Être.

La folie des hommes m'inquiète.

Que pouvons-nous sinon tenter de soulever les chapes d'oubli coulées à longueur de temps ?

Charlotte Dechâtre